Introduction

Agnès Steuckardt

▶ **To cite this version:**

Agnès Steuckardt. Introduction. Agnès Steuckardt. Entre village et tranchées. L'écriture de poilus ordinaires, Inclinaison, pp.9-17, 2015, Entre village et tranchées. L'écriture de poilus ordinaires, 978-2-916942-46-9. 10.18463/steuckardt.004 . hal-01676948

HAL Id: hal-01676948
https://hal.science/hal-01676948

Submitted on 7 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Ils s'appellent Alfred, André, Auguste, Émile, Ernest, Laurent, Pierre. Ils sont cultivateur, meunier, vigneron, charron. À l'école de la Troisième République, ils ont appris à lire et à écrire ; ils n'ont pas poussé jusqu'au Certificat d'Études. Leur quotidien ne les confrontait que rarement à la pratique de l'écrit ; avec la guerre, l'écriture devient le lien, vital, avec la famille laissée au pays[1]. Eux qui, à la maison, parlent plutôt « patois », s'emparent de cette langue écrite apprise, et commencent : « Je fai réponse a ton aimable lettre la qu'elle ma fait plaisir ». Ouvertures civiles, car il faut tenir les formes dans un quotidien où la civilisation perd pied. Orthographe variable : les soucis de norme paraissent ici dérisoires. Quel français écrivent ces Poilus ? Quel vocabulaire, quelle grammaire pour cette langue, sinon familière, du moins familiale ? Comment créent-ils l'illusion d'un dialogue, d'une présence ? De quoi parlent-ils à leur femme, à leur père et mère, à leurs enfants ? Comment leur répondent celles dont les réponses nous sont conservées, Joséphine, Louise, Marie ? Ce livre voudrait offrir un aperçu de ce qu'a été l'entrée dans l'écrit pour ces « peu-lettrés »[2] – qui constituaient, d'après les statistiques du Ministère de la Guerre, plus de la moitié du contingent –, et donner à lire, en version originale, les lettres et cartes postales qu'ils ont écrites. Centré sur la correspondance de deux familles de l'Hérault, il présente aussi, en contrepoint, celle de quelques Poilus de l'Ain et de la Marne.

Jusqu'ici, les historiens ont privilégié les correspondances des lettrés. Lorsque sont publiés les textes de peu-lettrés, les éditeurs, à de très rares exceptions près[3], rectifient leur orthographe, modifient leur ponctuation (ou ajoutent une ponctuation absente), coupent ce qu'ils considèrent comme des longueurs[4]. Ces modifications reflètent une politique éditoriale prégnante au XXe siècle, reposant sur deux présupposés. En corrigeant les archives, les éditeurs pensaient améliorer la lisibilité des textes. Les pratiques de lecture et d'écriture développées sur les supports technologiques contemporains nous apprennent que les écrits non conformes à la norme institutionnelle ne soulèvent en réalité que peu de réelles difficultés de compréhension. Le second présupposé tient à une assimilation entre jugement sur la maîtrise des normes orthographiques et jugement moral sur l'épistolier. Les éditeurs ont pu croire qu'une transcription trop fidèle, reprenant notamment les « fautes d'orthographe » aurait pu en quelque sorte ternir l'image des soldats, et c'est par une forme de respect envers eux qu'ils ont choisi de modifier leurs textes. Cependant, si, au cours du XXe siècle, les travaux des linguistes ont pu un tant soit peu modifier le regard porté sur la langue, c'est bien en invitant à ne pas regarder les « fautes » d'orthographe comme des fautes morales.

Le public du XXIe siècle est préparé à aborder sans prévention les textes qui constituent les véritables « paroles de poilus » : non des textes triés sur le volet pour leurs qualités littéraires,

---

* Que soient remerciés Sonia Branca-Rosoff, Jean-Michel Géa, Giancarlo Luxardo, Jean-Christophe Pellat, Chantal Wionet pour leur relecture du manuscrit.

[1] Voir « La correspondance, un lien vital entre deux mondes » (Rousseau, [1999] 2003, p. 56-63).

[2] « Les illettrés n'écrivent pas du tout, les lettrés possèdent une langue réglée ; mais entre les deux, il y a le groupe de ceux qui emploient une langue non conforme » (Branca-Rosoff & Schneider, 1994, p. 9). Pour nommer la pratique écrite de ce dernier groupe, on a dit « français écorché » (Brunot, 1939, t. X, partie 1), ou, par réaction, « français avancé » (Frei, 1929), ou encore « français non-conventionnel » (Caron, 1992). Nous reprenons à Sonia Branca-Rosoff, suivie notamment par Gerhard Ernst et Antony Lodge, le terme de *peu-lettré*, où *peu* indique une gradualité. Les linguistes non-francophones éprouvent les mêmes difficultés à nommer cette pratique intermédiaire de l'écrit, les Italiens parlent de « *semicolti* » (D'Achille, 1994), les Allemands de *Sprache von Unten* (« langue d'en bas », Elspaß, 2005), les Anglo-saxons de *substandard* (Milroy, 2007).

[3] On citera notamment le recueil des lettres de la famille Papillon, *« Si je reviens comme je l'espère ». Lettres du Front et de l'Arrière 1914-1918* (2003).

[4] Ainsi, *Correspondances conjugales 1914-1918. Dans l'intimité de la Grande Guerre* (Vidal-Naquet, 2014) s'inscrit dans cette tradition éditioriale.

non des textes expurgés de leurs longueurs, de leurs répétitions, de leur trivialité, des solutions graphiques variées qu'imaginent leurs auteurs pour communiquer, mais l'écriture quotidienne du soldat qui, avec les rudiments qu'il a appris, trouve dans la lettre le moyen de continuer le dialogue avec ses proches, et de leur dire, jusqu'au dernier jour, qu'il est toujours en « faurt bonne santée », tout en aspirant au jour « ou lon poura finir toutes çes comédie décriture » (Laurent, 20 mars 1915).
L'équipe réunie pour cette enquête a transcrit plus de 650 documents, retrouvés dans les Archives départementales ou dans des fonds privés. Basée à Montpellier, elle fait la part belle aux Méridionaux. Ceux de Baillargues, Laurent, sa femme Joséphine, sa belle-sœur Louise, sont des vignerons modestes, républicains et laïcs ; ceux du Soulié, Pierre, sa femme Marie, son beau-frère Ernest, meuniers et cultivateurs, sont fervents catholiques. Dans leur correspondance, quelques traces de régionalismes, surtout chez les femmes, comme ce *raï*, qui ponctue parfois les lettres de Marie, mais au final peu de chose ; c'est presque le même écrit, proche de la conversation, que pratiquent les Poilus du nord, André, de la Marne, Alfred et ses frères, de l'Ain : tous ont en partage ce français écrit, en passe de devenir aussi la langue du quotidien. « Il faut parler Français à Roger c'est tout et tu sais ce que je t'ai toujour dit il faut lui apprendre le francais sa ne coûte rien et c'est plus chic », recommande Alfred à sa femme, à propos de leur fils[5]. Ces hommes jeunes – le plus âgé a 35 ans en 14 – trouvent la mort au Front en 1916, à l'exception d'Auguste, Émile et Pierre, blessé en août 1914, réformé seulement en octobre 1915 – la patrie renonce de mauvais gré à ses soldats.

L'ouvrage se compose de deux parties : la première est consacrée à une présentation des textes, la seconde constituée par les textes eux-mêmes. Après un éclairage sur les conditions historiques de ces correspondances entre village et tranchées (Simon Mercier), on accompagne le lecteur dans des pratiques d'écriture au premier abord un peu déconcertantes : inventivité et reprise de modèles épistolaires (Sonia Branca-Rosoff), restitution d'une conversation familière sont analysés dans l'orthographe (Jean-Christophe Pellat), la grammaire (Christel Le Bellec), la ponctuation (Agnès Steuckardt), les enchaînements (Florence Pellegrini) des épistolières et épistoliers. Leurs mots (Giancarlo Luxardo, Nicolas Bianchi) révèlent les thématiques partagées : le courrier lui-même, les colis et leur contenu (« chaussettes », « calçons », « pantoufle », « cachenet », « briquets », « sauçissons », « chocolat », « raisins », appréciés même s'ils arrivent parfois « tous touillés »), l'argent, la santé, le temps qu'il fait et le temps qui passe, la guerre, l'espoir et la « languitude »[6], le courage et l'inquiétude, le rire quelquefois, et toujours l'amour des siens, « pour la vie ».
Mais chaque épistolier a aussi ses mots à lui. Jeunes pères pour la plupart, les Poilus ont par exemple chacun leur manière de nommer leur enfant : André dit « mon gamin », Alfred interpelle « Fils », Laurent s'inquiète du « petit Ratounet », Pierre du « petit bardelle », dit *Granissou*. Les mots qu'ils trouvent pour désigner la guerre et l'ennemi (Nathalie Auger) sont évidemment moins tendres : si, en 14, il est d'abord question de « foutre une bonne pile a ces Albauches » (Pierre, 5/09/1914) ou de « dèfendre le Drapeau de la France que nous a pelon nautre Dieu à présent » (Laurent, 4/11/1914), en 15, Alfred parle de « cette terrible guerre » (20/03/1915), Laurent ne supporte plus cette « Boucherie Humaine » (22/12/1915).
Chacun a sa manière d'écrire, où passe un peu du parler de sa région (Jean-Michel Géa). Au-delà des formules d'ouverture et de fermeture, assez stéréotypées (mais pas toujours

[5] Il en va de même pour les classes populaires occitanophones, « qui ne rêvent alors que d'accéder au français, sésame de la promotion sociale » (Martel, 2004, p. 55).
[6] Ce mot, un occitanisme, est employé par Laurent : « çi javer la fotographie a laur je pourez la regarder quand la languitute me prendrai » (8/12/1914) ; « Je voi que la languitude doit être grande en vous tous », 10/08/1915. Nous lui empruntons aussi le titre de ce livre : « ècri moi tous les jours ce serait une ceule carte avec pas grand-chose bien çeula ni fait rien sa me sufit pour me distraire et me levez de languir » (20/06/1915).

orthographiées de la même façon), chacun a sa façon d'établir les formes d'une conversation différée, la seule qui lui soit permise, introduisant ici un *queveutu*, là un *tu me dis*, auquel répond un *ebien je te dirai*. La personnalité de chacun, son humeur du jour modèlent son style : autant Alfred est primesautier, autant Pierre est grave ; Laurent, épris de gloire au début de la guerre, tombe souvent dans le « cafard » par la suite.

Sous les allures un peu frustes de leur écriture, on découvrira la délicatesse des sentiments. Au premier chef, celle qui épargne aux proches l'étalage de la souffrance. Qu'on ne s'attende pas à lire ici des pages d'horreur, à la Barbusse. Si l'on devine quelquefois l'épouvante, c'est par des indices, comme ce rire incongru de Laurent lorsqu'il vient de frôler la mort : « nous étion sous la pluis des balles a laur nous nous somme depaicher pour nous mettre à labri et laursque on était derriére le mur je me suis mi a rire de voir que je n'ètait pas bléssé, a laur lautre ma di je qu'il était bléssé a laur moi je lui édi tu veut rire a laur je lui est regarder sa jambe le sang saurtai de son soulier » (17 janvier 1915). Mais les épistoliers s'ingénient à dissimuler ce qu'ils vivent : Alfred raconte comme il fait bon dormir dans une écurie : « je me suis fait un trou dans le foin comme les petrols et j'ai eût chaud j'ai tous quitter ma capote ma veste et j'ai coucher dessus mon couvre pied au lieu de le mettre sur moi tu voi que je n'endure pas le froid » (23/10/1914). Pierre, gravement blessé à l'épaule, a dû être réopéré ; à son réveil, il écrit à sa femme pour lui demander pardon de lui avoir caché cette nouvelle intervention (17/02/1915). Laurent veut tranquilliser sur le compte du cousin Bazille, au-delà de toute vraisemblance : « Tu me di de te dire si bazille a était blèssé ébien oui il la 3 blessire 2 au jambe et un écla dobus a la tète mai ça n'est pas grave » (28/05/1915). Ce ménagement des destinataires n'est pas le moindre des courages (Corinne Gomila). La lassitude de la guerre est exprimée aussi, mais comme pour mieux dire l'impatience de retrouver le foyer. Les lettres des femmes (Stéphanie Fonvielle) racontent les nouvelles de la maison, les petits riens des tout-petits, à peine connus, et laissent parfois deviner une immense fatigue : « le soir malgré moi un peu de fatigue et le sommeil me tombe je dor malgré moi qu'ant je me mais a écrire je voudrez te dire tout plein de chose et apres pauvre je te dis rien » (Marie, 11/10/1914).

Il y a sans doute quelque indiscrétion à entrer de plain-pied dans les pensées, les émotions intimes de ces soldats (Chantal Wionet) : leurs lettres n'étaient pas, comme celles de Madame de Sévigné, destinées à être lues dans les salons. Se seraient-ils formalisés qu'on exhumât leur correspondance ? Alfred demande à sa femme de prendre bien soin de ses cartes, « pour l'albom » (30 octobre 1914), Laurent, en guise de carte de vœux, envoie une vue de Vermelles « pour la venir et sur tout l'hivert au coin du feut » (29 décembre 1914). Les éditer aujourd'hui n'est pas manquer de respect, mais rendre justice à quelques-uns des Poilus peu-lettrés.

Une sélection de lettres et cartes, choisies de manière à pouvoir suivre le trajet de chacun et à comprendre les traits spécifiques de son écriture, constitue la seconde partie de l'ouvrage. Présentations et notes apporteront les éclairages nécessaires. Chez Laurent, l'épistolier le plus prolixe, on suivra la montée de ce qu'il nomme la « languitude », dans les tranchées du Pas-de-Calais, et l'attente, impatiente, des lettres trop rares de Joséphine. Chez ceux du Soulié, on sentira la force du clan familial : elle soutient Ernest, dans la Somme, et Pierre, qui, blessé en août 14, se morfond pendant un an dans un hôpital de Pau ; les lettres de sa femme, Marie, disent, à travers la tendresse, la dureté de la vie des « gardiennes »[7]. Les Poilus du nord témoignent qu'au-delà des différences de personnalité, préoccupations et caractéristiques de l'écriture sont partagées. Les lettres d'André reflètent l'état d'esprit de l'été 14 : « Ça ne sera qu'une bourre a prendre » (2/08/1914), et la difficulté à sortir de formules épistolaires stéréotypées. Pour rassurer, Alfred conte toutes les ingénieuses stratégies qu'il met en œuvre pour essayer d'« y couper » ; sur ces cartes postales pour lesquelles il s'est pris de passion, il

[7] Pour reprendre le titre du roman que leur consacre Ernest Pérochon en 1924.

présente la guerre un peu comme un voyage touristique en Meurthe-et-Moselle, avec humour et pudeur.

Ce livre souhaite permettre aux générations d'aujourd'hui de connaître les lettres non retouchées de Poilus peu-lettrés. Sachant lire et écrire mais n'ayant pas eu de l'écrit, jusqu'à la séparation provoquée par la guerre, une pratique régulière, ils sont représentatifs de la majorité : une majorité dont l'expression a jusqu'ici été méconnue, ou déformée.

Jean-Norton Cru avait noté ce biais dans son recueil de témoignages, et constatait la « haute proportion 1° des poilus d'âge mûr 2° des intellectuels dans la tranchées » ([1929] 2006, p. 36), et « ce constat dressé il y a près d'un siècle est encore largement vrai aujourd'hui », remarque Benjamin Gilles (2013, p. 61). Pourquoi ? Jean-Norton Cru attribue la prédominance des témoignages laissés par les lettrés à la forte proportion des « hommes de professions libérales parmi les soldats envoyés et maintenus au front » ([1929] 2006, p. 37). Des études plus approfondies ont cependant mis en évidence la surreprésentation effective du monde agricole au Front (Maurin, 1982). Quoi qu'il en soit de ces proportions encore trop mal connues[8], et même si un rééquilibrage est en cours[9], la population française du début du XXe siècle compte près de la moitié de cultivateurs[10], les témoignages ne sont pas disponibles en juste proportion. Serait-ce parce que, comme le suggère Benjamin Gilles, le soldat peu-lettré n'a pas appris « à faire part de ses sentiments ou à discuter sur un ton intime de ce qu'il perçoit ou ressent » (2013, p. 62) ? Autrement dit, les peu-lettrés sont-ils moins capables de toucher et d'intéresser ? Laissons au lecteur le soin d'en juger sur pièce. Nous partageons, quant à nous, le sentiment du narrateur-lieutenant de *Ceux de 14*, qui raconte l'écriture d'une lettre par un moins lettré que lui ; le soldat Bernadet a commencé : « S'est pour te dire que sa va toujour tant qu'a peu prêt… ». Il peine, son lieutenant lui propose de l'aide. Bernardet s'empresse d'accepter. « On va l'refaire, hein ? c'commencement… », espère-t-il :

– Non, mon vieux.

– À cause ?

– À cause qu'il est bien comme il est » (Genevoix, [1917] 1998, p. 291).

L'écrit sans apprêt de ces apprentis épistoliers produit une émotion particulière. Il y a là une voie inédite pour toucher un large public, spécialement les jeunes générations. L'exploitation scolaire de *Paroles de Poilus* (Guéno & Laplume, 1998) a montré combien la correspondance était propre à sensibiliser les élèves de toute origine sociale à l'histoire et à une prise de conscience de la réalité concrète de la guerre. *Entre village et tranchées, l'écriture des Poilus ordinaires* ouvre d'autres types de collaborations entre l'enseignement du français et celui de l'histoire, et, au-delà du cadre scolaire, propose une représentation renouvelée, plus fidèle peut-être à ce qu'elles furent, des correspondances de la Grande Guerre.

Agnès Steuckardt

[8] Voir sur ce point « Autour d'un angle mort historiographique : la composition sociale de l'armée française en 1914-1918 » (Loez, 2008, p. 32-41).

[9] « Les classes les plus instruites restent proportionnellement surreprésentées ; mais le nombre de témoins artisans, ouvriers, petits commerçants, instituteurs et surtout cultivateurs est à présent loin d'être négligeables » (Cazals (dir.), 2013, p. 18).

[10] Les agriculteurs exploitants et salariés agricoles représentent en moyenne 45% de la population, pour la période 1851-1911 (Marchand & Thévot, 1997, p. 236-237).